

Une utopie nécessaire

En 1984, on sait qu'il fait bon dire pour être entendu : le bonheur c'est la campagne, avec un instituteur type III^e République et un terminal d'ordinateur (payé par la coopérative des enfants).

Ensuite, très vite, retrouver les sujets de dissertation classiques : dès qu'il s'agit de pédagogie active, s'inquiéter des résultats scolaires et parler d'effort. Il demeure inimaginable que des enfants puissent librement travailler produire et progresser.

A mon tour de m'inquiéter : *Freinet n'a jamais existé ? Rien ne s'est inscrit ?*

Le mérite de Freinet est d'associer la liberté de l'imaginaire (textes libres) ET la stricte discipline du « vrai travail » (journal imprimé).

Si l'on ne tient pas compte de cette synthèse, on retrouve inmanquablement les balançoires pédagogiques habituelles : autoritarisme OU laisser faire, traditionnel OU moderne, etc. N'est-ce pas ce qui est en train de se produire ?



Après le « rose des illusions », les pédagogies de rêve et les méfaits d'une prétendue non-directivité, le temps est à la désillusion, au retour aux réalités : on va à l'école pour apprendre.

Allons-nous retrouver le gris de l'école-caserne, le travail forcé, la discipline ubuesque et ses résultats effarants ?

En attendant la prochaine rénovation (informatisée).

Autre chose est possible

Depuis soixante ans, les techniques Freinet — l'ensemble structuré journal, correspondance, enquêtes, organisation coopérative — ont fait la preuve de leur efficacité à changer le milieu scolaire en modifiant la structure des relations par l'introduction de médiations, objets communs de désir.

Elles demeurent curieusement ignorées...

Ne nous étonnons pas : qui s'intéresse à la classe primaire ? D'autre part, une pédagogie qui vient d'en bas ne risque-t-elle pas de donner du pouvoir aux inférieurs ? Est-ce vraiment souhaitable ?

Je n'ai pas qualité pour en débattre à l'infini : ma compétence se limite à la classe primaire coopérative, à ce qui s'y passe (et qui, peut-être, pourrait servir ailleurs).

Le primaire est primordial

C'est la base de l'édifice. Inutile de rénover les étages si les fondations ne tiennent pas. Imaginons qu'au lieu de fabriquer des estropiés scolaires, le primaire produise des élèves ayant gardé leur vitalité et leur désir de grandir et de connaître, des élèves entraînés au travail libre et sachant très bien lire-écrire-compter. Peut-être y aurait-il moins de drames... secondaires ?

A la condition d'admettre le fait que, égaux en droit, les enfants ne sont et ne seront jamais identiques.

« La quadrature du cercle » ?

« Concilier démocratisation et exigence de qualité c'est la quadrature du cercle » dit M. le Ministre.

Ajoutons : « ... tant qu'on continuera à rêver d'auditaires homogènes et de devoirs uniformes. »

L'hétérogénéité ? Les primaires connaissent : ils accueillent le tout venant depuis cent ans. Ils savent — même quand ils ne veulent pas le savoir — que, encourageant les bons et décourageant les mauvais, l'école sélectionne et handicape. Mais ils sont bien placés pour trouver des solutions. Le travail individualisé par exemple. Il y

a belle lurette que, pour les apprentissages mécaniques, des instituteurs utilisent des fichiers autocorrectifs dont ils ne méconnaissent ni les vertus, ni les limites. Chacun à son niveau, à son rythme mais tout seul.

Une autre réponse : organisée en classes de niveaux scolaires, la classe où rien n'est figé accueille et fait progresser des éléments hétérogènes. Ici, le dynamisme des groupes est préservé, les enfants et le maître continuent à vivre dans leur classe, milieu cohérent, complexe humain, maîtrisable par les intéressés.

Est-il possible au collège aussi de renoncer au mythe de la classe homogène, d'accepter la réalité et d'y répondre par des techniques et des institutions adéquates ? Je ne sais pas.

Localement des tentatives sont faites : on pourrait s'y intéresser au lieu de gémir sur la primarisation du secondaire.

Car un collège sur mesure, où tous progressent est, en démocratie, une utopie nécessaire.

L'école sera sur mesure ou ne sera pas.

Mais rien ne peut advenir sans désir

Le désinvestissement, le non-désir de grandir, le non-désir d'être, le désir de non-être voilà qui devient grave... On veut transmettre des connaissances, cela suppose un récepteur actif, désireux libéré des terreurs infantiles ou actuelles. Vœux, invocations, exhortations ne servent à rien ici trouver des techniques qui fomentent du désir... Las ! quand nous disons *désir* ce qui sous-entend pulsion, fantasme, transfert on nous répond plaisir, besoin, intérêt ou motivation : Freud est toujours interdit de séjour au royaume de Jules Ferry. Que faire ? Répéter qu'autre chose est possible dès maintenant. Signaler, monographies d'écoliers à l'appui, que la classe primaire, radicalement transformée par les techniques Freinet et la pédagogie institutionnelle, réanime des enfants parfois bien abîmés.

On a trouvé bien mieux ! C'est dans la classe que les problèmes se posent (pourraient-ils se poser ailleurs ?) Eh bien ! supprimons la classe : sortons, ouvrons, éclatons, décloisonnons, brûlons l'école et informatisons ! Les résultats sont prévisibles... Moins révolutionnaires mais peut-être finalement plus efficaces, nous nous obstinons, dans nos classes, à aménager avec les enfants un espace respirable, des situations qui donnent envie de vivre et de grandir. Travail de fourmis.

Reste à souhaiter que des réformes successives et contradictoires n'écrasent pas trop les fourmis de la pédagogie : **Ce ne sont pas les méchants qui font le mal, ce sont les naïfs et les maladroits.**

Fernand OURY (1984)